

Les foyers zara de Sia et de Tunuma à la fin du XIX^e siècle

Mahir Şaul
Université d'Illinois

Les villages associés de Sia et de Tunuma¹ formaient dans la deuxième moitié du XIX^e siècle un important centre de pouvoir qui marqua la vie politique d'une vaste zone longée au nord par les rivages marécageux de la boucle de la rivière Mouhoun (ex-Volta Noire) et à l'ouest par la vallée du Ku, un affluent qui se jette dans le Mouhoun. À l'est et au sud, les lignes de démarcation sont moins saillantes, par manque de repères topographiques aussi nets et également parce que dans cette direction ces villages concurrençaient d'autres acteurs politiques ; Sia et Tunuma formaient un rassemblement hétéroclite fissuré par des rivalités internes et l'étendue de leur influence a fluctué dans le temps. On peut néanmoins affirmer que la ligne passant à une trentaine de kilomètre à l'est de Bobo-Dioulasso (qui englobe aujourd'hui Sia et Tunuma) et séparant les villages locuteurs bobo entre ceux du dialecte Bengé et ceux du dialecte dit Sogokire² formait une sorte de frontière qui fut maintenue par des conflits armés pendant les dernières décennies du XIX^e siècle. Au sud, leur influence était moins étendue ; le village de Kpinima, sous la conduite d'une autre famille guerrière de parler bobo, gardait ses distances vis-à-vis de Sia, tandis que Koro, village pittoresque majoritairement de parler bobo, était dirigé par un

1. Ne pas confondre avec l'actuel quartier de Tounouma.

2. Sogokire est le nom donné aux parlers bobo des villages situés au nord-est de Sia, mais surtout au nord de la boucle formée par la rivière Mouhoun, selon la terminologie de Guy Le Moal (1980) ; les locuteurs de la région de Sia préférant plutôt l'appellation « bobo-wuule ». *Wuule* veut dire « rouge » en dioula, et on peut se demander si historiquement l'opposition entre Bobo rouges et noirs (*fiŋg*) n'indiquerait pas la différence entre d'un côté les agriculteurs qui acceptèrent un partenariat sous la mainmise d'abord des Ouattara puis des Sanou et de l'autre les agriculteurs qui au contraire leur opposèrent une résistance armée, plutôt qu'une référence à la langue ou à l'ethnicité.

groupe dioulaphone associé aux Ouattara, les rivaux des familles dominantes de Sia et Tunuma.

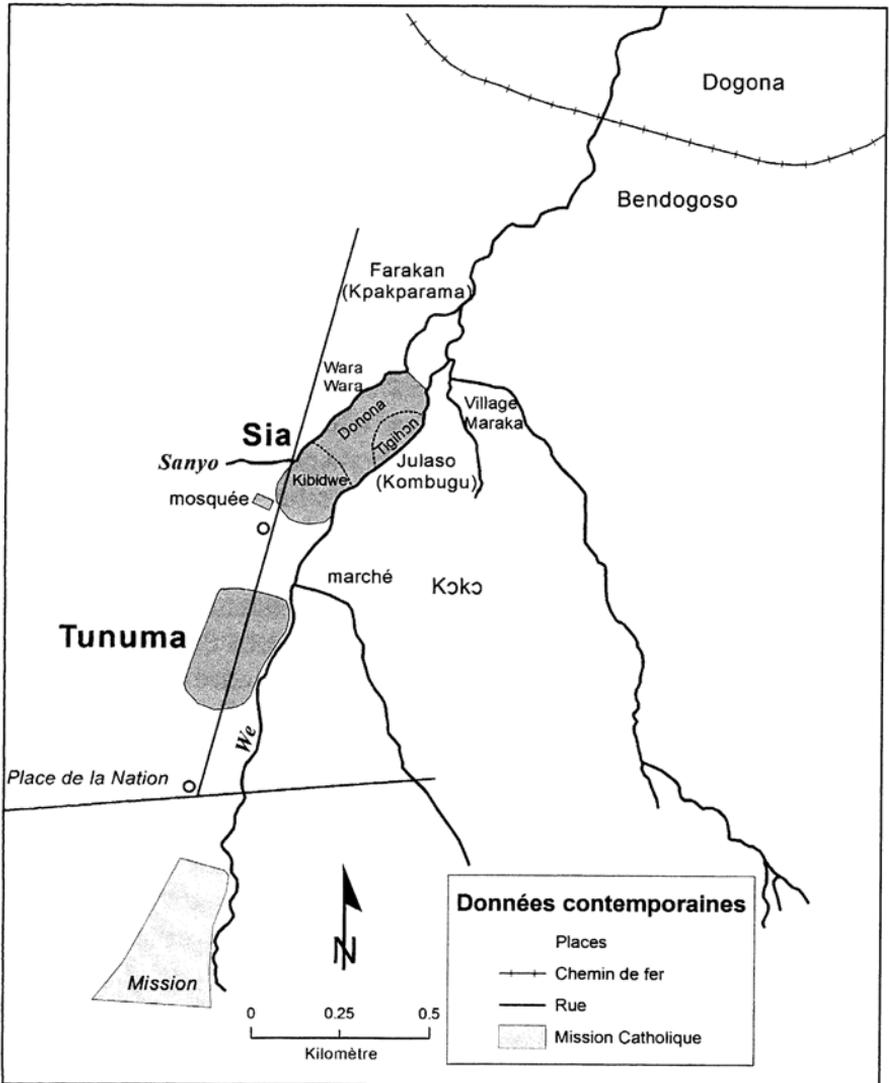
À l'intérieur de cette zone, les foyers guerriers de Sia et de Tunuma maintenaient des relations avec une quarantaine de villages avec lesquels ils formaient une coalition durable. Ces liens leur permettaient de convoquer des combattants et ainsi de réunir ponctuellement une armée efficace pour faire face à une menace immédiate. À plus petite échelle, les Zara d'influence organisaient des raids à but dissuasif ou lucratif. Cette force militaire permettait à l'établissement zara de contrebalancer et de neutraliser l'influence d'autres centres politiques dans la zone que nous avons délimitée. En même temps, ils nouaient des alliances avec certains acteurs politiques, tels les leaders Ouattara du Mouhoun. De plus, le site de Sia et Tunuma abritait un marché régional qui attirait des négociants et des colporteurs sur une grande distance. Ce double rôle (militaire et marchand) s'accordait avec un modèle bien répandu dans la région : un lieu fortifié abritant une puissance guerrière et concentrant un pouvoir d'achat en captifs, richesses et monnaies favorise le commerce local et à longue portée.

La période coloniale commence dans le bourg jumeau de Sia-Tunuma le 25 septembre 1897, à la suite d'une confrontation avec les troupes françaises qui entraîna plus de quatre-vingt morts parmi les gens des deux villages. Cette campagne française faisait partie d'un détour vers le nord à partir de Lokhoso, opéré pendant une période tendue passée dans l'attente d'une confrontation majeure avec l'armée de Samori. Les troupes coloniales quittèrent les deux villages après seulement trois jours d'occupation pour rentrer dans le sud. Elles revinrent deux mois plus tard, le 23 novembre, dirigées par le lieutenant Sagolz qui installa un camp militaire aux abords de Sia et créa un chef-lieu permettant d'administrer ce qu'on avait baptisé le Deuxième Territoire Militaire, un immense ensemble de pays issu des récentes conquêtes coloniales. En 1904, ce territoire militaire fut annexé à l'ancien Soudan pour créer la Colonie Haut-Sénégal et Niger qui avait Bamako pour capitale. La nouvelle cité administrative improvisée près de Sia et Tunuma devint alors le chef-lieu d'une unité plus restreinte : le Cercle de Bobo-Dioulasso.

Le Cercle de Bobo-Dioulasso, qui comprenait approximativement les territoires des actuelles provinces de Houet, Comoé, Lera-ba et Kéné Dougou, était divisé en cantons. Mais, dans les deux premières décennies de la période coloniale, la plupart de ces cantons étaient regroupés en trois unités administratives appelées « États », chacune étant placée sous le commandement intermédiaire d'un des doyens Ouattara qui s'étaient rangés du côté des Français pendant la conquête. Par contre, le canton de Bobo-Dioulasso, qui incluait au centre de ce cercle son chef-lieu, était indépendant de ces « États » et avait son propre chef de canton issu d'un des foyers zara dont il sera question, disposition exceptionnelle pouvant indiquer les contours de l'entité politique qui existait autour de Sia et Tunuma à l'aube de l'ère coloniale³.

Au début du XX^e siècle, les deux villages occupaient le même espace qu'à la fin du XIX^e siècle et la disposition des groupes patronymiques sur cette étendue villageoise a heureusement laissé des traces jusqu'à nos jours, nous donnant ainsi des repères permettant de comprendre les relations sociales structurant la couche politique et militaire de la population. Sia et Tunuma étaient de gros villages implantés sur la rive ouest du Houet qui coule dans la direction sud-nord. Comme les autres villages de la région, ils n'étaient pas clos de murs d'enceinte, mais faits de blocs massifs de maisons contiguës à murs épais, formant une ligne de démarcation et disposés de manière à faire rempart. Sia se trouvait au nord, pris entre le Houet à l'est et le Sanyo à l'ouest (petit affluent du Houet), bâti sur une lame de territoire protégé des deux côtés par de profonds *thalwegs* et au nord par la zone marécageuse où se rencontrent les deux rivières. Le dispositif défensif était flanqué au sud par la cité de Tunuma, résidence d'un autre foyer de guerriers zara. On a alors nettement l'impression que, des deux villages, Sia était celui qui s'était assuré la protection la plus méticuleuse, de manière à se placer hors d'atteinte. Des questions du même ordre peuvent expliquer la répartition de l'espace à l'intérieur de Sia.

3. Dans la périphérie du cercle, quelques autres villages et zones qui n'étaient pas inclus dans les « États » étaient rattachés directement au commandant du Cercle et dits « indépendants » car réfractaires aux Français et à leurs intermédiaires africains.



Carte 1 : Sia à la fin de XIX^e siècle

Le village était divisé principalement en deux quartiers. Celui du nord, Donona (« qui nourrit les poules »), abritait les éléments zara du village et celui du sud, Kibidwe (« sous l'arbre kibi »), était le lieu de résidence des agriculteurs bobo. Entre Donona et les abords du Houet, un troisième petit quartier, Tigihon, regroupait des agri-

culteurs bobo qui entretenaient une relation spéciale avec la hiérarchie des Zara. La distribution de l'espace à l'intérieur de Donona révélait cette hiérarchie ; au centre du quartier, au sommet de l'ordre de préséance, se trouvaient les habitations des YoZiri (aussi appelés Mamuru). Les YoZiri étaient entourés au nord par le foyer Sangbeleluma, « les guerriers de Sia », et par le groupe qu'on appelle Kusaga kon kuma, des musulmans d'origine étrangère assimilés aux Zara, duquel est issu l'Imam Sakidi, un personnage important de la fin du XIX^e siècle qui a laissé son empreinte dans l'histoire de la ville. Au sud de l'implantation des YoZiri étaient situées les habitations de deux maisons (*kon*) zara (Zaara – ou Jaara – kon⁴ et Nyanga Balakon) constituant le sous-quartier de Wihon, le seuil de transition vers Kibidwe. Le quartier Kibidwe, qui formait une zone tampon face au bloc des Zara, incluait les maisons d'agriculteurs bobo Kuruwekon, Bratakon, Zefu, Guhonkon et Vini⁵. Chacun des trois quartiers de Sia – Donona, Tigihon et Kibidwe – regroupait historiquement non seulement une composante distinctive de la population, mais possédait son propre autel de Kiri, lieu où se déroulent les principales cérémonies collectives, cette pluralité indiquant une autonomie rituelle à l'échelle du quartier.

À peine cent cinquante mètres séparaient Sia de Tunuma, sans être laissés complètement vides : aux abords sud-ouest de Kibidwe vivaient les membres d'un deuxième groupe de musulmans étrangers affiliés aux Zara, les Kasumaneke (Kassamba-Diaby). C'est dans ce voisinage plus dégagé que Sakidi choisit de bâtir sa nouvelle mosquée, vraisemblablement après la victoire de 1893 obtenue sur la force expéditionnaire de Tieba de Sikasso⁶. La tradition

4. Ne pas confondre avec l'ethnonyme Zara; le nom de maison Zaara est l'équivalent de Jaara en dioula.

5. L'emplacement des habitations appartenant à ces foyers et maisons est indiqué par superposition sur une carte contemporaine du quartier dressée par Alain Sanou (1988 : 26).

6. À partir des renseignements sur la vie de Sakidi, plusieurs chercheurs conclurent que la mosquée a pu être bâtie dix ans avant cette date (Werthmann 2008 : 132), mais les explorateurs français Louis-Gustave Binger (1892 [2] : 377) et le Dr Crozat (1891) ne mentionnent pas ce monument. Il est possible que Sakidi ait bâti sa première mosquée ailleurs, p. ex. près de sa maison à Donona. On dit aussi que la mosquée avait à l'origine une structure modeste et ne fut agrandie qu'au fur et à mesure par des extensions successives. Il est improbable que

orale a retenu que le lieu était fortement boisé et que les arbres abattus servirent de matériaux de construction. Un petit marché quotidien se tenait aussi dans cet espace transitoire, différent du grand marché périodique qui se tenait de l'autre côté du Houet.

La valeur de Tunuma pour le dispositif défensif zara provenait du fait qu'il abritait le foyer Dagahon, un ensemble de familles guerrières de grande réputation installées parmi les maisons d'agriculteurs bobo. Le mot *daga* se réfère au camp militaire situé sur le terrain alors inoccupé de l'autre côté du Houet, sur lequel se trouve de nos jours le quartier Koko. Les récits nous enseignent que les hommes des familles Dagahon passaient leurs journées à s'entraîner aux arts de combat dans ce camp. C'est à l'ascendance des Dagahon que se rattache Molo Sanou, personnage central servant d'éponyme au système politique zara. Comme le village de Tunuma fut rasé en 1929 pour laisser place au lotissement du centre-ville moderne de Bobo-Dioulasso, obligeant sa population à déménager soit dans les quartiers récemment lotis du nouveau Tunuma et de Koko, soit ailleurs, il est moins facile d'en reconstituer sa structure spatiale interne du XIX^e siècle⁷. Pourtant sa position dans le dispositif militaire de l'établissement zara est inscrite dans les mémoires. Les Dagahon maintenaient des relations suivies avec les villages qui participaient, en tant que partenaires mineurs, à l'alliance des Zara. Ils installaient un membre cadet de leurs foyers dans chacun de ces villages pour recueillir des renseignements, communiquer des décisions et encadrer les combattants⁸. Leur position à l'entrée de la presqu'île de Sia était peut-être non seulement fonctionnelle, mais aussi symbolique de ces liens d'alliance avec cet univers élargi d'ententes politiques.

l'édifice imposant qu'on voit aujourd'hui fût présent au temps de la visite de ces deux explorateurs.

7. Sia fut aussi modifié par des mesures coloniales de sécurité et d'urbanisation, mais à moindre échelle. Par égard pour le chef de canton, le village fut laissé intact en 1929, mais une rue principale fut percée en 1939 et le village fut loti en 1951, sans que cela ne modifie pour autant radicalement l'emplacement des blocs de maisons qui le constituaient. Voir Fourchard (2001).

8. J'ai pris connaissance de ces relations à partir de 1983, essentiellement grâce à mes enquêtes ethnographiques dans le village de Baré qui ont été la clef me permettant de pénétrer dans l'univers des foyers zara de Sia et de Tunuma.

Relations claniques parmi les Zara de Sia et Tunuma

La couche patricienne des Zara de Sia et Tunuma se présente comme une organisation quasi clanique, mais conçue en tant que « maison ». Les relations perpétuelles entre les familles dominantes de ces maisons se fondent sur une généalogie patrilinéaire. Ces unités, maisons d'un côté, lignages de l'autre, sont des groupes sociaux de même nature que ceux rencontrés parmi les agriculteurs, la seule différence étant la plus grande complexité généalogique induite par le nombre élevé d'ascendants reconnus et la multitude de détails donnés à leur sujet. Cependant, le modèle qui en résulte ne nous paraît pas complètement stable et cohérent.

Cette couche est d'abord divisée en trois « maisons » (*kon*) : (1) Kalo Zaara, (2) Nyanga Bala et (3) Mamuru. J'avais expliqué la notion de *kon* en usage parmi les locuteurs Bobo à travers l'exemple d'une communauté d'agriculteurs (Şaul 1991 : 71-97) ; celle-ci est sensiblement la même pour les Zara. « La maison » diffère de ce qu'on appelle lignage ou groupe de descendance dans son sens strict ; c'est un agglomérat de familles amenées à vivre ensemble par les aléas du passé, mais souvent guidées par un groupe agnatique distinct qui constituait son noyau historique, lui donne son identité politique actuelle et préside, en interne, à son ordre de préséance. La maison de Mamuru (la plus remarquable dans l'arène politico-militaire) est à son tour divisée en quatre « foyers » (*tini*) : (a) YoZiri, (b) Sumpro (Dagahon), (c) Sangbeleluma et (d) Tinislaloma. La notion de foyer peut aussi être indiquée par un vocable qui signifie « chemin » ; par exemple on dit : *YoZiri ta sɔrɔ* « Le chemin de Yo Ziri ».

Les aînés des familles zara fournissent une trame généalogique qui explique les relations entre ces maisons et leurs différents foyers. Le nom de la personne qui couronne la liste de descendance est tenu secret, selon une pratique toute aussi courante chez les agriculteurs de langue bobo, et la discussion à ce sujet gêne les vieux qui disent craindre le châtement des ancêtres. Ce personnage est évoqué simplement comme Fondateur du Village (*kuru sindita*) (bien que le « village » en question soit une entité abstraite et non pas dans ce cas une affirmation portant sur l'histoire contestée de la fondation de Sia). Birahim Ciré Ba, qui a recueilli des renseigne-

ments dans les années 1920, rapporte que ce premier ancêtre se serait nommé El Haji Mamuruba et était un pieux lettré musulman (Ciré Ba 1971 : 39)⁹. Hormis ce mystère onomastique, la relation entre la génération lui succédant directement et la formation des trois maisons est très claire. Le Fondateur du Village eut trois fils (Zaara, NyangaBala et Mamuru) auxquels est rapportée l'origine des groupes éponymes. Il semble qu'il y ait un ordre de préséance entre ces trois maisons, bien que je ne puisse déduire ce propos qu'à partir de preuves indirectes. Les Zaara sont les doyens de la « maison mère » (*konsa*), un bâtiment commun aux trois maisons, où se déroulaient des rituels et qui abrite l'autel sous lequel sont enfouies les reliques de l'ancêtre¹⁰. A. Sanou nous fait savoir que les Zaara sont considérés comme la maison des premiers arrivés à Sia et qu'il leur revenait de remettre au chef (non zara) de Sia, choisi parmi les aînés d'une des quatre principales maisons d'agriculteurs, les insignes de son autorité : un bonnet et un chasse-mouches décoré de cauris (Sanou 1988 : 318-319, 256). Pourtant c'est la maison cadette de Mamuru qui a le plus marqué l'histoire politico-militaire de la région à laquelle nous nous intéresserons par la suite. La figure historique de Molo Sanou, personnage clé de la fondation du système hiérarchisé d'alliances qui dura jusqu'à l'ère coloniale, appartient à l'un des foyers de la maison de Mamuru.

Mamuru lui-même eut quatre fils. Cependant, on ne retrouve plus de correspondance directe entre sa progéniture et les quatre foyers de sa maison (Dagahon, YoZiri, Sangbeleluma et Tinislaloma). Mes renseignements à ce sujet proviennent en grande partie d'entretiens menés entre novembre et décembre 1983 avec Ibrahima Fabere, le doyen du foyer Dagahon, qui avait convoqué Ziri, un lettré musulman et ancien du même foyer quoique moins âgé, qui l'a assisté de son vaste puits de savoir historique. Plus tard au cours du même séjour, j'ai réalisé des enquêtes avec les aînés du foyer YoZiri convoqués par Adama, (l'ancien) chef de canton, puis dans

9. Le retour des générations issues d'un ancêtre musulman, mais immergées dans un milieu non musulman aux pratiques païennes est un thème répandu en Afrique de l'Ouest ; voir Goody (1968 : 216).

10. C'est un édifice de type traditionnel construit en bauge, avec un toit-terrasse reposant sur des poutres faites de troncs d'arbres. Bien entretenu, il est devenu une attraction touristique dans le quartier de Dioulassoba.

les années 1990 avec Siaka dit « le Maire », doyen du foyer Sangbeleluma, et El Hadj Madu, un des anciens du foyer Tinislaloma.

Selon Fabere et Ziri, les quatre fils de Mamuru s'appelaient Sombiri, Suro, Tiongoba (= Kengoba ou Kemogoba en dioula) et Molo, les deux premiers étant des germains issus d'une même mère et les deux derniers provenant d'une autre. Molo eut quatre fils à son tour : Sumpro, Kimi Ziri, Dane et Suro Wuro ; ceux-ci étant les quatre premiers doyens du foyer. Les traditions internes des Daghon qui m'ont été données taisent donc ainsi le nom de YoZiri et d'autres, qui n'avaient pas de position dans le foyer. Fabere et Ziri acceptèrent pourtant que trois des foyers de Mamuru dérivent de la progéniture de Molo, tandis que celui de Sangbeleluma était issu de Tiongoba, un grand frère de Molo. L'accord s'affaiblit lors de notre discussion : Ziri tenait à me faire savoir que Numukie, qui est l'origine du foyer Tinislaloma, n'était pas vraiment un fils de Molo, mais son *kefari*, son commandant des troupes armées, c'est-à-dire implicitement qu'il possédait le statut de captif, tandis que le vieux Fabere essayait vainement d'atténuer cette explication en martelant que Numukie était bel et bien le fils de Molo. Ciré Ba donne aussi une liste des descendants de Mamuru sur deux générations, une liste qui n'est pas complètement compatible avec les noms précédents, mais apporte une attache généalogique au foyer YoZiri (Figure 1).

Dans l'un et l'autre cas, certains noms apparaissant dans les généalogies sont superflus pour expliquer la division en foyers. Mais une même affirmation symbolique se retrouve dans les listes données par les anciens de Daghon tout autant que dans celle de Ciré Ba : le foyer issu de Tiongoba serait éloigné des trois autres foyers issus de Molo par une maille généalogique supplémentaire, Tiongoba étant un « oncle », tandis que les trois autres seraient des germains.

Effectivement, les listes des chefs de foyers qui m'ont été fournies par les anciens des foyers respectifs suggèrent la même affirmation : trois des chaînes de succession commencent par le nom de Molo, tandis que celle de Sengbeleluma s'en distingue par l'absence de ce nom.

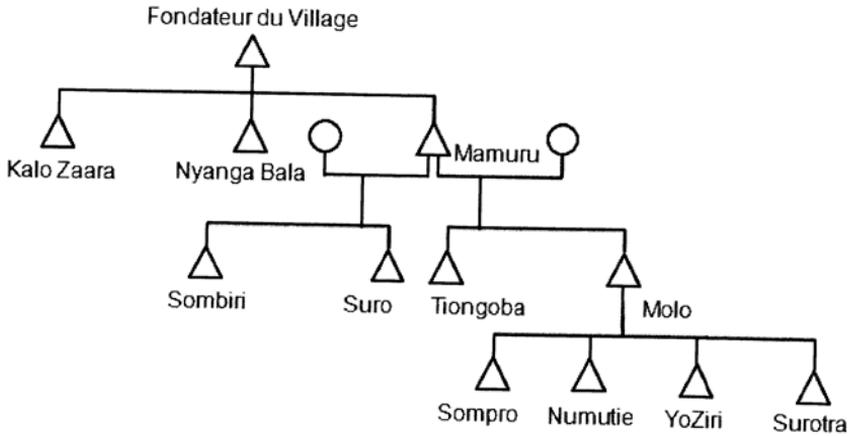


Fig. 1 : Généalogie composée concernant maisons et foyers Sanou

Quelques observations préliminaires s'imposent à propos des listes de successions de ces quatre foyers. On voit que le nombre de noms inclus à ces listes varie considérablement, ce qui pourrait suggérer que le nombre de générations diffère. La liste des Dagon est la plus dotée et ceci ne peut pas seulement être dû au fait que c'est avec ce foyer que j'avais les relations les plus étroites. Au cours de vingt-cinq ans d'enquêtes, j'ai récolté plusieurs versions de chacune de ces listes, certaines présentées sous formes manuscrites ou dactylographiées, dont une en caractères arabes. Or, elles incluent les mêmes noms, à une ou deux différences près. Considérer simultanément la longueur variable des listes et la remarque selon laquelle Numukie ne serait pas un vrai germain amène donc à se demander si cette structure généalogique ne voile pas des origines disparates et une formation par accrétion¹¹. Notons en effet que la pratique de taire le nom de l'ancêtre fondateur, bien que répondant à un impératif d'ordre mystique, facilite la tâche ; elle permet d'afficher une unité en public, tout en autorisant des variations dans les récits familiaux.

11. Notons que Ciré Ba fournit des noms de doyens du foyer Tinislaloma qui n'existent pas dans les listes qu'on m'a données. Il s'agit de Tungo, Bomba et Surukubari, insérés après Konoma Suro.

Tableau 1 : Liste des chefs des quatre foyers (*tini*) de la maison de Mamuru

YoZiri ta soro (Mamuru)	Sompro ta soro (Molo- Dagahon)	Sangbeleluma	Tinislaloma
Molo	Molo	Tiongoba	Molo
Sompro	Sompro	Danuma	Numukie
YoZiri	Kimi Ziri	Yelfedie	
Sompro	Dane	Suro Nyeme	
Nyanga De	Suro Wuru		Zelevu Gbhongbele
Kise Fin (Kwese)	Amoroba		Kanuma Suro
Kise Suro (Daya- gabere)	Sogosin	Kalfa Giasana †1897	Zelevu Slalo †1897
Sogosin	Mamuru Doko- pra (1887- †1904)	Dolo †23 Dec 1900	Kalo Kangan
Kolo pra	Salia †1915	Sogosin †10 Apr 1903	Yangana Ziri
Kienhon (Jonho)	Musa †1933	Sine †26 Mar 1907	Yangana Kalo
Suro (Konyaga- mu) †1933	Ali Dagadugu Sioma †1945	Keletigi	Zie Kankan
(Amadu) Kolo (Slalo) †1942	Sogosaga Ziri (Kungboli) †1966		
	Amoro Fako †1966	Salia Fabere Ku †1946	Zanga
Siriki Bare †1964	Siaga Surowuru †1974		Seydu Bama
Amoro Dane	Siriki Kwesse †1978	Amoro Pene- maZiri †1951	Dramane Gbaga
Drisa	Selamana †1980	Mama Tungo †1969	Bakari Deso
Ali (1941-†1979)	Bureima Fabere †1991	El Haj Drisa †1990	Baba Yakuba †1985
Adama	Musa	Siaka (maire)	Salia
Ali Kolo †2005			

Un subtil classement de préséance semble organiser les relations des quatre foyers de Mamuru, reproduisant à un palier inférieur la même logique que celle qui préside à l'organisation des trois maisons. Mais il est déstabilisé par d'autres classements de la vie courante. Le foyer YoZiri se rattache plus fortement que les autres au fondateur de la maison. Ce foyer est aussi appelé Mamuru et son chant-emblème *sini* est le seul parmi les *sini* des quatre foyers à mentionner le nom de cet ancêtre. On se réfère encore à ce foyer par le terme de *fangame* (« force ») qui est une référence claire au pouvoir. Retenons aussi que ce foyer était physiquement situé dans le quartier Donona de Sia, dans l'endroit le moins accessible aux éventuels assaillants, flanqué au nord par le foyer des guerriers de Sangbeleluma et au sud par la maison Kalo Zaara. Il est significatif que les réunions hebdomadaires du vendredi entre les aînés des quatre foyers, qui y discutaient les affaires communes et recevaient les doléances de chacun, se tenaient dans la concession des YoZiri. L'idée d'une priorité morale des YoZiri est très contestée aujourd'hui à cause de l'ombre que les nominations de chefferie durant la période coloniale jettent sur la politique actuelle de Bobo-Dioulasso. Il serait donc prudent d'ajouter le sens particulier de cette affirmation au regard du contexte historique. On dit que les membres du foyer YoZiri étaient ceux qui restaient à la maison (*kononakuma*) : ils ne partaient pas à la bataille. En effet, les trois explorateurs français de la fin du XIX^e siècle rencontrèrent le doyen des YoZiri enfermé à Sia et ceux de Dagahon et Tinslalom en train de guerroyer au nord. On retrouve peut-être ici une illustration du thème de la dualité entre frère aîné thaumaturge et frère cadet guerrier que l'on rencontre ailleurs dans la boucle du Niger. Mais il existe une donnée qui fait paradoxe : le nom YoZiri n'est pas mentionné dans le chant-emblème *sini* du foyer qui réclame son nom ; on le retrouve seulement dans le *sini* des Dagahon (Sanou, 1988 : 192). A. Sanou reproduit l'explication des anciens de Dagahon : cette personne serait un lieutenant de Molo qui avait pour fonction de garder les armes. Ceci va de pair avec le fait que, lors de mes enquêtes, les anciens de Dagahon n'avaient pas inclus son nom parmi les fils de Molo, mais il n'est pas aisé de déterminer si ce renseignement est compatible avec les autres informations que je viens de présenter. Néanmoins, nous pouvons nous aventurer à un

constat d'ordre sociologique : d'un côté, les guerriers pouvaient être dépréciés dans un ordre de préséance (et notons que souvent ils provenaient d'origine captive), mais d'un autre côté, dans un registre pratique, c'était les membres des foyers guerriers qui tenaient la bride. En somme, il existait un équilibre entre les différents foyers et maisons, équilibre au sein duquel pouvaient s'exprimer les nombreuses rivalités entre individus puissants que rapporte la tradition orale des Sanou. En tout état de cause, ce que l'on connaît des circonstances turbulentes de la fin du XIX^e siècle démontre qu'il n'existait pas de mécanisme communautaire permettant de prendre des décisions importantes engageant tout le monde si les volontés des aînés dominant la classe politique ne s'accordaient pas pour aboutir à une voix unanime, ce qui ne se réalisait d'ailleurs que dans des circonstances rares.

Un récit, caractérisé par le motif de la ruse, établit un parallèle entre les foyers guerriers de Dagahon (= Sompro) et Tinislaloma. Sompro et Numukie, personnages éponymes de ces deux foyers, naquirent en même temps, le premier à Baré (au sud-est de Sia) et le second à Tungbagana (au nord de Sia), d'où provenaient leurs mères respectives. Baré étant plus près de Sia, son messager arriva avant l'autre, faisant de Sompro l'aîné des deux demi-frères ; « pourtant », Numukie était le premier né et aurait mérité le rang de primogéniture. Ce motif explique un classement de préséance secondaire parmi les foyers en question. Mais il ne doit pas pour autant être perçu comme une affirmation de la contemporanéité historique des deux personnages, ce qui me semble très improbable. Un autre aspect des relations entre les quatre foyers est que Tinislaloma se trouve associé étroitement à Sangbeleluma, envers lequel il se place en position de cadet. Peut-être pourrait-on dire la même chose du rapport entre Dagahon (= Sompro) et YoZiri, si toutefois le classement ne se brouillait pas en raison du grand prestige attribué à la personne de Molo.

Le personnage de Molo domine les récits historiques concernant les Zara de Sia et Tunuma. C'est principalement à lui qu'on attribue la formation du système défensif géré par les maisons de Sia. Aussi, à défaut de connaître l'organisation interne des groupes zara, les chercheurs européens ont eu tendance à le considérer comme le héros éponyme de l'édifice politique tout entier. Or, bien que le

nom de Molo figure sur la liste de deux autres foyers de Sia, c'est le foyer de Dagahon (= Sompro), installé dans le village originel de Tunuma, qui en réclame l'héritage direct et exclusif. Parmi les chants-devises des quatre foyers, seul celui de Dagahon en mentionne le nom (Sanou, 1988 : 182-189) et le doyen de ce foyer est tenu de s'asseoir sur la peau de Molo (peau du bœuf tué lors des funérailles du doyen défunt). La grande réputation historique de Molo incite les autres foyers de la maison à insister sur leur connexion à ce personnage, mais elle fournit un atout idéologique incontestable au foyer de Dagahon. Différentes anecdotes sur Molo ont commencé à être enregistrées sur papier dès le début du XX^e siècle, le présentant comme un artisan (« raccommodeur de calebasse ») et un marchand ambulant dans la région définie au nord par la boucle de la rivière Mouhoun. Un motif archétypal rend compte de sa transformation en formidable guerrier. Selon les récits, les habitants d'un des villages placés sur sa route (Dande selon certaines variantes, Kadun selon celles que j'ai recueillies) tuèrent sa femme enceinte par pure méchanceté et le conduisirent ainsi à chercher vengeance. Il s'adressa alors aux guerriers Ouattara de la région de Kong, leur promettant de payer en or leur assistance militaire pour détruire le village coupable. Selon certaines traditions orales, le patronyme Sanou des maisons et foyers zara de Sia et de Tunuma (patronyme accordé par la suite à tous les villages qui devinrent des partenaires mineurs dans leur système d'alliances) proviendrait de cet épisode¹². Par la suite, Molo soumit plusieurs villages qui lui résistèrent. Certains récits précisent qu'il acheta ces villages aux Ouattara qui les défirent pour son compte. Les Dagahon désignent aujourd'hui leur ancienne zone d'influence par le terme de *Molo ta kulu* qui fait référence à une entité territoriale (littéralement « le pays de Molo»). Ceci est en contradiction d'une part avec le fait que plusieurs villages, y compris leurs plus proches satellites marchands de l'autre rive du Houet, aient échappé à leur contrôle à la fin du XIX^e siècle et d'autre part que les Sanou de Sia et Tunuma aient été divisés par des rivalités qui les rendaient inca-

12. Il existe par ailleurs une relation historique mal élucidée entre l'extraction et le commerce de l'or de Poura et les maisons zara de Sia.

pables d'imposer une structure hiérarchique surmontant le pouvoir d'action autonome des maisons et foyers et de leurs aînés.

Sanou et Ouattara

Les relations entre les Sanou de Sia et les Ouattara provenant des environs de Kong peuvent être examinées en comparant des éléments de leurs traditions orales respectives ; cette comparaison nous fournissant de surcroît des hypothèses d'ordre chronologique. Le seul personnage du panthéon historique des Sanou qui apparaît aussi dans les traditions des Ouattara de la région de Kong est Kemogoba (= Tiongoba). Les deux grands protagonistes de l'histoire des Ouattara sont Seku et Famagan, qui ont vécu dans la première moitié du XVIII^e siècle, le second étant aussi le meneur de la grande poussée militaire vers le nord. Niamkey Kodjo raconte l'histoire suivante : Dans une de ses campagnes, Famagan captura Kemogoba alors qu'il était enfant et l'emmena dans les environs de Kong pour l'élever comme un guerrier (Kodjo 1986 [2] : 384, 450). C'est une histoire-type qui semble indiquer une relation de dépendance historique et que l'on retrouve aussi ailleurs à propos de Bwa, figure tutélaire des généalogies de Tiefo de Numudara. Kodjo rapporte aussi que Famagan, après s'être imposé dans la région de Sia, la confia à un de ses lieutenants qui s'appelait Siaka (Kodjo 1986, 2, 387), un nom qui n'apparaît pas dans les sources orales collectées à Sia.

Les relations avec les Ouattara sont signalées dans deux récits formels des Sanou. Les récitations de chant-devises appelées *simbi* ou *sini* (dans le dialecte de Sia) consistent en une succession de métaphores et de déclarations poétiques qui font allusion à des événements clés de l'histoire du groupe concerné, sans pourtant fournir une narration qui puisse être comprise, en l'absence de récits ou d'explications non structurées donnés en d'autres moments. Les *sini* des foyers YoZiri et Dagahon introduisent les héros fondateurs respectifs de ces foyers, Mamuru et Molo, par les épithètes « gens de Jengina » (Sanou 1988: 167, 185). Or Jangina (selon l'orthographe la plus commune) est le nom honorifique de Mori Magari, fils et successeur de Seku Ouattara (Quimby 1972 : 15 ; Green

1984 : 328), qui est à l'origine d'un des cinq grands groupements de Ouattara installés dans la région du Mouhoun, groupement possédant un vaste réseau de villages et de communautés dépendantes qui en cultivent toujours la mémoire.

Une considération globale de ces traditions disparates nous permet de suggérer quelques déductions sur le passé de l'ensemble des maisons et foyers zara de Sia et de Tunuma. La première porterait sur la relation de dépendance politique des Sanou – ou au moins de certaines de leurs factions – vis-à-vis des élites Ouattara originaires des environs de Kong. Cela n'était pas une idée controversée au début de l'époque coloniale ; elle était exprimée librement par les Ouattara et même par les Sanou¹³. La seconde déduction possible est que Kemogoba/Tiongoba et Molo pourraient représenter deux strates différentes de l'ensemble Sanou de Sia, la première étant le produit du milieu dioulaphone des environs de Kong et la deuxième une formation locale de la région du Mouhoun. Il serait peut-être pertinent à ce propos de rappeler une constatation de l'explorateur Gustave Binger lors de son passage à Tenegera, village-berceau du mouvement de Seku au XVIII^e siècle, selon laquelle le vocable *sonangi* correspondait à une population hétérogène de statut servile employée comme guerriers par les patriciens Ouattara et divisée en cinq catégories, dont l'une s'appelait Zazere (Binger 1892 (2) : 209). Une hypothèse corollaire serait de penser que Kemogoba et Molo représentent aussi des générations différentes. Il est généralement admis que Seku et Famagan Ouattara vécurent durant la première moitié du XVIII^e siècle, leur décès ayant été enregistré dans un manuscrit, respectivement en 1745 et 1759 (Wilks,

13. Nous en retrouvons une illustration dans la phrase peu nuancée de l'explorateur Dr Crozat : « Ces Sanou étaient à l'origine des captifs de case des Ouattara de Kong et leurs maîtres les envoyèrent au pays des Bobo-fing » (Crozat, n° 270 (5 octobre 1891) : 4799). De manière plus inattendue, le Dr Crozat écrivit aussi que les Zara de Sia ressentaient une grande sympathie pour les Traore de Sikasso, les ennemis invétérés des Ouattara, et que dans le passé, ils portaient eux-mêmes le patronyme Traoré ; il prédit cependant qu'ils ne pourraient pas résister à la pression des Ouattara pour se joindre à la campagne contre l'action de Tieba Traore de Sikasso. Son intuition fut confirmée deux ans plus tard, quand en 1893 Sanou et Ouattara s'unirent à Bama pour faire face à la force expéditionnaire de Tieba.

Levtzion et Haight 1968 : 83 et 87, 131 et 138)¹⁴. Les traditions Sanou et Ouattara s'accordent à faire de Kemogoba un de leurs contemporains. Par contre, le qualificatif de Jangina situerait Mamuru et Molo à une période postérieure à la mort de ces personnages ; ces derniers étant père et fils, ils différeraient aussi d'une génération. Plusieurs récits qui circulent parmi les Sanou de Sia feraient de Molo un contemporain de Famagan, mais on ne peut pas leur accorder une valeur chronologique : le discours local se sert des grands personnages du passé comme emblèmes des groupes auxquels ils se rattachent, les déplaçant en amont ou en aval de leur époque par commodité d'expression selon une vision figée des groupes. Les chants-devises *sini* possèdent une historicité d'un autre ordre de par la valeur émotive de leur contenu et la résistance aux altérations textuelles qu'offrent leur forme et leurs circonstances d'articulation.

Étudiant simultanément ces données et les listes de succession présentées dans le Tableau 1, on peut suggérer prudemment (et en accord avec Ciré Ba 1930 : 4) que Molo vécut vers 1800, soit deux générations après Seku et Famagan. La forte insistance, partagée dans les récits écrits et parmi mes interlocuteurs, à considérer que Tiongoba était le frère *ainé* de Molo, fait écho à, sinon confirme cette supposition. Cela laisse entrevoir une longue période de coexistence entre les Ouattara originaires des environs de Kong et les Sanou de la région du Mouhoun, ces derniers se trouvant sous la suzeraineté des Ouattara durant la dernière moitié du XVIII^e siècle. Il ne faut toutefois pas perdre de vue que les récits concernant Molo suggèrent aussi une liberté d'action pour certaines composantes des Sanou et évoquent des villages qui n'étaient soumis ni aux uns, ni aux autres à la toute fin du siècle.

La rupture radicale entre les Ouattara du Mouhoun et les Sanou de Sia survint à la génération des petits-fils de Molo, lors d'une confrontation que l'on se remémore avec une dimension épique dans les environs de Sia sous l'appellation de « Guerre des Kpakpale ». Le substantif « Kpakpale » se réfère aux Kulango de la région de Buna (actuellement au nord-est de la Côte d'Ivoire). Mais il

14. Pour des sources supplémentaires et une interprétation, voir Şaul, (1999 : 381-417).

est possible qu'une partie des contingents armés qui essayèrent d'envahir la zone d'influence de Sia sous la conduite des chefs Ouattara provenaient de plus près, de réduits tenus par des descendants de Seku dans l'actuel pays lobi du Burkina, à la confluence des frontières de la Côte d'Ivoire et du Ghana. Les « Kpakpale » marchèrent vers Sia, mais furent arrêtés devant le village actuel de Baré, approximativement à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Sia. Ce fut une victoire retentissante qui est toujours célébrée annuellement par les maisons zara des alentours de Sia lors de la grande fête de Jombele et par les villages d'agriculteurs fortement alliés à eux pendant les grandes funérailles commémoratives (« sèches »). Les noms des doyens Nyanga De du foyer YoZiri (Mamuru), Amoroba du foyer Sompro (Dagahon) et Zelelu Gbongbele du foyer Tinislaloma ré-émergent dans les souvenirs de cette guerre, bien qu'il y ait aussi des remarques méprisantes sur la contribution de certaines de ces figures à la bataille.

Dominique Traoré (1937) date la Guerre des Kpakpale en 1830, du temps du chef Ouattara Diori, sans éclaircir son raisonnement, mais en général ses renseignements sont fiables et situer cette guerre à une ou deux décennies avant le milieu du siècle s'accorde bien avec ce qui précède et les listes de succession présentées dans la figure 3¹⁵. La rupture avec les Ouattara a dû être un événement aux conséquences structurelles. Les villageois dans la mouvance de Sia relient la mise en place du modèle actuel d'occupation de l'espace aux préparatifs de cette guerre : formation de gros villages hétérogènes mais serrés, pouvant servir de sites défensifs en vertu des murs épais alignés par leurs rangées de maisons à étages. On peut considérer le triomphe des Sanou sur les Kpakpale comme l'évènement fondateur du système politique des Sanou de Sia tel qu'on l'a connu à la fin du XIX^e siècle ; c'est vraisemblablement à partir de cette date que le bloc Sia et Tunuma a acquis une importance centrale dans la vie politique de la région située au sud de la rivière Mouhoun. Comme pour la plupart des villes principales, on a tendance à repousser les origines de Sia (aujourd'hui Bobo-Dioulasso) à des époques très reculées. Pourtant, les légendes qui rapportent que les habitants de Sia seraient originaires d'un village

15. Voir aussi Ciré Ba (1930).

disparu qu'on appelle Timina, ainsi que les affirmations selon lesquelles ce Timina aurait encore été visité comme site de cérémonies funéraires pour des personnages importants à l'aube du XX^e siècle ne concordent pas avec l'hypothèse d'une fondation très ancienne¹⁶. On peut noter à cet égard que l'une des rares sources autochtones à décrire les routes menant de Jenne vers le sud au début du XVIII^e siècle, le compte-rendu que donna Abu Bakr al-Siddik pendant sa captivité dans le nouveau monde, ne mentionne pas Sia¹⁷.

La tradition orale des Sanou recoupe l'historiographie européenne à la fin du XIX^e siècle, quand sont alors publiés les récits de voyage des explorateurs français. L'ardeur politique de ces derniers rend la rencontre digne de considération pour enrichir notre interprétation de la configuration politique des Sanou. Le premier de ces explorateurs, Louis-Gustave Binger, passa six jours en avril 1888 dans la colonie marchande de Dioulaso, face à Sia, sur le rivage opposé du Houet. Le voyageur dépendait pour ses renseignements et sa sécurité des réseaux des commerçants dioula originaires de Kong et fut logé chez la fameuse dolotière et femme d'affaire Gimbi. Les autorités de Sia lui interdirent d'entrer dans le village. Sous leur menace et malade de surcroît, il semblerait qu'il ait passé la plupart de son temps à domicile, où il reçut semi-clandestinement les visiteurs qui désiraient le voir. La carte qu'il produit montre la carence de ses renseignements topographiques ; il traça en effet des courbes de niveau imaginaires derrière Sia, sans comprendre que l'agglomération était bâtie sur une étroite bande de terre prise entre deux profonds *thalwegs* (voir carte). Binger cite comme « chef de Sia » Dayagabere Suro du foyer YoZiri, qui refusa de le rencontrer. Continuant son voyage, Binger (1892 : 376,

16. Pour les différentes versions de la légende de Timina, voir Ciré Ba (1930, 1954 et 1971 : 11-16, 33-39).

17. Renouard (1836 : 100-113). Par contre, le récit fait par le voyageur Wargee (1922-1923) se référant à la même époque mentionne Galasoo (la traduction française mentionne Galassou dans les pp. 137-138). Wilks (1967), qui a découvert ce texte, interprète ce nom comme une déformation de Dioulaso. Les dioulaphones appelaient Dioulaso la colonie marchande située sur le rivage est du We (voir carte), d'où le nom qu'ils prêtaient à Sia, situé sur le rivage ouest : Dioulasoba (« grand Dioulaso »), qui est devenu sur les cartes modernes le nom du quartier qui lui a succédé.

396, 404) rencontra les semaines suivantes Zelelu Slalo du foyer Tinislaloma à Koroma et Mamuru Dokopra du foyer Dagahon à Bossora. Tous les deux le traitèrent avec courtoisie et il semble que Binger les ait pris pour des chefs locaux. Deux ans et quelques mois plus tard (en août 1890), le deuxième explorateur français, le Dr Crozat, passa par Sia. Crozat mentionna Mamadu (= Mamuru) du foyer Dagahon qu'il présente comme *faama*, mais en précisant que « le chef est un Sanou et le propre frère du *faama* ». Le dualisme ainsi introduit entre *chef* (vraisemblablement toujours le Suro de Binger) et *faama* est d'un grand intérêt. Toutefois, un peu plus loin, Crozat mélange les termes : « À Bossora je devais rencontrer le *faama* Mamadu Sanou, chef de tout le territoire des Bobo-Dioula, que Guimbe appelle son frère » (Crozat 1891 : 4800). Cette incohérence était encouragée par le contexte européen. Les accords signés en 1886 entre la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne avaient introduit la notion de « zone d'influence » dans la loi internationale, rajoutant aux tâches des explorateurs financés par des États nationaux celle, très centrale, d'être chasseurs de traités de protectorat (Brunschwig 1978 : 111). Pour remplir cette tâche, il était nécessaire de trouver des souverains, ce qui inclinait les explorateurs à gonfler les positions des magnats bien disposés envers eux¹⁸. En dépit de cette confusion, l'opposition *faama* vs. *chef* peut avoir capté une des modalités de classement en cours vers la fin du siècle.

Les pistes se brouillent encore si l'on prend en compte ce qui se passa à l'arrivée de l'armée coloniale française et par la suite. Zelelu Slalo, qui fut auparavant le bon hôte des trois explorateurs français à Koroma, était le doyen de Tinislaloma, le cadet des quatre foyers ; pourtant, il était aussi un guerrier redoutable dans ses années les plus fougueuses. En 1893, il s'était forgé une réputation inégalable par la bravoure dont il avait fait preuve au sein de la coalition qui, devant Bama, refoula les forces assaillantes menées par Tieba de Sikasso. Fort de ses exploits, ce fut lui qui mena la résistance à l'arrivée des troupes du commandant Caudrelier devant Sia en septembre 1897. Et quand celle-ci s'écroula sous les tirs de

18. Néanmoins, Mamuru ne signa aucun traité avec le Dr Crozat. Selon le troisième explorateur français à traverser la région, P.L. Monteil, ceci était dû à l'influence de l'Imam Sakidi, qui était hostile aux Français (Monteil 1895 : 142).

Canon, il se donna la mort en se faisant sauter avec la poudrière. Ce souvenir légendaire fit de lui, de façon posthume, un « grand chef » et Yves Person parmi d'autres le considère comme le « chef des Bobo-Jula » au moment de l'occupation coloniale (Person 1975 : 1763). Or, c'est certain, les normes locales ne lui attribueraient pas ce titre. Le malentendu montre néanmoins les multiples registres dans lesquels les personnes pouvaient se ranger ; Zelelu Slalo fut couronné par la mémoire collective parce que, dans le registre charismatique, il atteignit une prépondérance qui était partiellement de sa propre facture.

Quand les officiers français créèrent une administration locale, ils nommèrent un des doyens des quatre foyers de la maison de Mamuru à la fonction de chef de canton, mais il n'était pas issu d'un des trois foyers dont nous avons fait état (YoZiri, Dagahon, Tinislaloma). Ils choisirent Kalo, vieillard à la tête du foyer Sangbeleluma (décédé en 1897), remplacé par Dolo (décédé en 1900), puis par Sogosi (décédé en 1903 à l'âge de 71 ans), Sine (décédé en 1907), puis son fils Kolo, tous issus du même foyer¹⁹. Je ne connais pas les raisons de ce choix, mais nous pouvons nous rappeler que les Sangbeleluma étaient le principal foyer de guerriers à l'intérieur de Sia, sur lequel s'appuyaient les YoZiri. Le dernier chef de canton de cette série, Keletigi, fut destitué en 1915 par le commandant Maubert en faveur d'un jeune qui était en l'occurrence du foyer des YoZiri, Suro Konyagamu, au cours d'une histoire à laquelle se mêlèrent les intrigues de l'interprète notoire Bathilly). Suro Konyagamu prit de l'âge dans la fonction et transmet le poste à son fils Adama (qui n'était pas l'aîné, ni du foyer, ni de la série des germains), fondant ainsi une petite dynastie qui tint la chefferie de canton jusqu'à l'Indépendance.

Pour compléter cet aperçu et rendre mieux compte de la subtilité de l'ordre politique de cette région, nous devons ajouter qu'il existait toujours à la fin du XIX^e siècle cinq grands groupements menés par des dignitaires Ouattara, des « maisons » atrophiées qui commandaient chacune la loyauté de dizaines de villages. Trois étaient issues de la descendance de Famagan et deux de celle de Seku. Les

19. Ces renseignements proviennent des documents non classifiés des anciennes archives du Haut-Commissariat de la Province de Houet.

villages de la vallée de la rivière Ku, tous situés près de Sia, suivaient les descendants de Famagan et leurs alliés Tiefo de Numudara ; ils étaient par conséquent hors de portée des Sanou de Sia. Les Ouattara étaient influents, même dans les colonies marchandes établies sur le rivage est du Houet, ce qui permit à Binger d'y loger malgré l'opposition des doyens zara de Sia. C'est à Pintyeba Ouattara, l'aîné d'une de ces maisons qui était située à Kotedugu, à une quinzaine de kilomètres seulement de Sia, que les officiers français concédèrent le grand titre de « Chef d'État », ce qui le plaçait au-dessus du chef de canton de Bobo-Dioulasso, même si ce dernier ne devenait pas par cette nomination un subordonné des Ouattara. De même, parmi les Zara issus de Timina, certains étaient indépendants de Sia et Tunuma et de son système généalogique de maisons et foyers. C'était le cas de Kpinima, village guerrier installé à trois petits kilomètres de Sia (et aujourd'hui faisant partie intégrale de sa zone métropolitaine), dont la famille dominante affirme être le seul village dans la région fondé par des Zara²⁰. Les relations d'association et de domination des Sanou de Sia et Tunuma se diffusaient dans un espace partagé avec des villages et quartiers qui faisaient partie d'autres ensembles rivaux ou franchement hostiles. Ceci rendait impossible une domination de type territorial.

À la fin du XIX^e siècle, Sia était un centre de décision politique et militaire d'une grande envergure et abritait aussi dans ses parages un marché majeur qui attirait des marchands des pays lointains ; le village n'était pourtant pas bâti comme une cité-forteresse capable d'affronter une grande armée. Les fortifications des villages bobo étaient bâties pour dissuader des raids des bandes armées à but esclavagistes ou des attaques revancharde des villages voisins hostiles, mais ne pouvaient pas tenir dans une confrontation de longue haleine avec un adversaire puissant. Plutôt que d'attendre sur place un tel ennemi en vue de mener une longue guerre défensive, la stratégie des Zara, de même que celle des Ouattara, consistait à aller à son encontre avec le renfort des habitants des villages associés pour porter la guerre dans un champ neutre. Ce fut le cas de la guerre fondatrice contre « les Kpakpale » tout aussi bien que

20. Renseignements fournis par Lassina Sanou, avec l'assistance de Moumouni Sanou, entretien du 7 août 1995 à Bolomakote.

de celle contre Tieba de Sikasso à la fin du siècle. Dans les années 1880, Binger trouva les Sanou de Sia et Tunuma empêtrés dans une série de confrontations contre des places fortes Tagwara à l'est, Bwa à l'ouest, qu'ils menaient à partir de résidences temporaires formant un arc au nord de Sia : Fo, Dande, Kogoma, Bosora (Binger 1892 : 395, 406). Ils collaboraient dans ces opérations avec les chefs Ouattara du Mouhoun²¹. Sanou et Ouattara continuèrent à faire front commun en 1893 pour refouler l'armée de Tieba de Sikasso. Mais, en 1897, la poussée de Samori vers le nord fit éclater cette alliance et, en septembre, les troupes coloniales des Français trouvèrent les Sanou penchant du côté de Samori, tandis que les Ouattara du Mouhoun, en union avec leurs collatéraux de la région de Kong au sud, s'associèrent aux Français et leur donnèrent des éclaireurs et des guerriers, initiant une nouvelle rupture qui ne fit que s'accroître dans la période coloniale.

Le régime politique instauré par les Sanou de Sia et Tunuma était plus qu'un réseau d'alliance. Il était structuré par une force de contrainte qui s'exerçait contre les partenaires mineurs des villages d'agriculteurs et le rendait fortement hiérarchique. Mais en raison de son agencement interne polycéphale et de la persistante pluralité de centres de pouvoir externes, ce régime diffère de ce que nos présuppositions nous inclinent à voir comme un État. Les Zara se trouvaient dans une situation de compétition permanente face à des rivaux, petits et grands, qui partageaient le même territoire et à qui ils essayèrent en partie d'opposer une supériorité discursive en s'appuyant sur la mémoire de Molo.

Bibliographie

Binger, L.-G., 1892, *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889)*, 2 vols. Paris, Hachette.

21. Par exemple, Nyenyeye-Sabana, résidant à Nyandane (et descendant de Faganan) et les frères Kongode et Pintyeba, résidants à Kotedugu (et descendants de Seku), chefs de file de deux branches des Ouattara, guerroyaient ensemble dans les environs de Dande (Binger 1892 : 326, 331).

- Brunschwig, H., 1978, « Louis Gustave Binger (1856-1936) », dans : L. H. Gann et P. Duignan (éd.), *African Proconsuls: European Governors in Africa*. New York, The Free Press, 111.
- Ciré Ba, B., 1930, « Esquisse historique sur les Bobo et Bobo-Dioula ». *Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale Française*, 71, 3-9.
- 1954, « Les Bobo, la famille, les coutumes ». *L'Éducation africaine*, 23, 61-75.
- 1971, *Sya ou Bobo-Dioulasso*. Bobo-Dioulasso, Imprimerie de la Savane.
- Crozat Dr, 1891, « Rapport du Docteur Crozat sur sa mission au Mossi ». *Journal officiel de la République Française*, n° 270 : 4797-4801 (5 octobre), n° 271 : 4806-4809 (6 octobre), n° 272 : 4820-4823 (7 octobre), n° 273 : 4835-4837 (8 octobre), n° 274 : 4847-4850 (9 octobre).
- Fourchard, L., 2001, *De la ville coloniale à la cour africaine. Espaces, pouvoirs et sociétés à Ouagadougou et à Bobo-Dioulasso (Haute-Volta) fin XIX^e siècle-1960*. Paris, L'Harmattan.
- Goody, J., 1968, « Restricted literacy in northern Ghana », dans : J. Goody (dir.) *Literacy in Traditional Societies*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Green, K., 1984, *The Foundation of Kong*. Thèse de doctorat, Université d'Indiana.
- Kodjo, N. G., 1986, *Le royaume de Kong des origines à 1897*. Thèse de doctorat d'État, Université de Provence.
- Le Moal, G., 1980, *Les Bobo : nature et fonction des masques*. Paris, ORSTOM.
- Monteil, P. L., 1895, *De Saint-Louis à Tripoli par le Lac Tchad. Voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-1892*. Paris, Alcan.
- Person, Y., 1975, *Samori. Une révolution dyula*, vol. 3. Dakar, IFAN.
- Quimby, L., 1972, *Transformations of Belief. Islam among the Dyula of Kongbougou from 1880 to 1970*. Thèse de doctorat, Université du Wisconsin.
- Renouard, Rév. G.C., 1836, « Routes in North Africa, by Abú Bekr al Siddik ». *Journal of the Royal Geographical Society* 6, 100-113.

- Sanou, A., 1988, *Les sini : hymne et épopée des Bobo (Burkina Faso) : essai d'ethnolinguistique*. Thèse de doctorat de 3^e cycle, Université François Rabelais Tours.
- Şaul, M., 1991, « The Bobo 'House' and the Uses of Categories of Descent ». *Africa*, 61, 1, 71-97.
- 1999, « Les maisons de guerre des Watara dans l'Ouest burkinabè précolonial », dans : Y. G. Madiéga et O. Nao (éd.), *Burkina Faso. Cent ans d'histoire, 1895-1995*. Paris/Ouaga-dougou, Karthala/PUO, tome 1, 381-417.
- Traoré, D., 1937, « Notes sur le royaume mandingue de Bobo ». *Éducation africaine : Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale Française*, 26^e année, 96, 58-77.
- Wargee, 1822-1823, « Travels of Wargee », *Royal Gold Coast Gazette*, 31 décembre et 7 janvier ; repris dans le *Royal Gazette and Sierra Leone Advertiser* (Freetown) 8 and 15 March 1823 et le *Asiatic Journal* 16, 16-23, Londres 1823. Traduction française : *Journal des Voyages ou Archives Géographiques du XIX^e siècle*, novembre 1823, 20, 121-144.
- Werthmann, K., 2008, « Islam on Both Sides: Religion and Locality in Western Burkina Faso », dans : G. Stauth et S. Schielke (éd.), *Dimensions of Locality : Muslim Saints and Their Place and Space*. Bielefeld, transcript, 125-148.
- Wilks, I., 1967, « Wargee of Astrakhan », dans : P. D. Curtin (éd.), *Africa Remembered : Narratives by West Africans from the Era of the Slave Trade*. Madison, University of Wisconsin Press, 170-189.
- Wilks, I., N. Levtzion et B. M. Haight, 1986, *Chronicles of the Gonja: A Traditional West African Muslim Historiography*. Cambridge, Cambridge University Press.

SOUS LA DIRECTION DE
Katja Werthmann
et Mamadou Lamine Sanogo

La ville de Bobo-Dioulasso au Burkina Faso

**Urbanité et appartenances
en Afrique de l'Ouest**

2013

Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris